



HAL
open science

Visites et promenades urbaines : un moyen de (s')appropriier la ville ? Vers la ville citoyenne, le cas de Montréal

Marie-Laure Poulot

► **To cite this version:**

Marie-Laure Poulot. Visites et promenades urbaines : un moyen de (s')appropriier la ville ? Vers la ville citoyenne, le cas de Montréal. S'appropriier la ville. Le devenir-ensemble, du patrimoine urbain aux paysages culturels, Presses de l'Université du Québec, p. 307-326, 2015, Collection Patrimoine Urbain, 978-2-7605-4327-0. hal-01367678

HAL Id: hal-01367678

<https://hal.science/hal-01367678>

Submitted on 16 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Visites et promenades urbaines : un moyen de (s')appropriier la ville ? Vers la ville citoyenne, le cas de Montréal

Marie-Laure Poulot

Document de travail – Working paper

« *Les jeux de pas sont façonnages d'espaces. Ils trament les lieux.* »

Michel de Certeau¹

La plupart des grandes villes affichent aujourd'hui une offre de visites à pied et de promenades urbaines organisées par et pour les résidents dont l'un des objectifs est de les « faire s'appropriier la ville ». Le cas montréalais est exemplaire, avec des formules multiples (découverte de quartiers, de communautés, de périodes ou d'événements historiques, mais aussi des ruelles ou de l'art public en ville, etc.) qui déclinent nombre de figures du « s'appropriier le génie du lieu » : c'est l'apprentissage de lieux « inconnus et lointains » (le centre-ville pour les habitants des banlieues) tout autant que des lieux quotidiens et familiers (résidents ou anciens résidents viennent visiter leur propre quartier) ; c'est la connaissance ou la re-connaissance pour susciter l'attachement et aller vers une mise en articulation des représentations, des usages et des pratiques attachés à ces lieux. Je me concentrerai ici sur les visites et les promenades urbaines qui concernent le boulevard Saint-Laurent, ses quartiers et les communautés culturelles présentes le long de ce « couloir des immigrants² ».

Ces visites et promenades, à destination des habitants de la métropole, de la ville centre et des banlieues durant la fin de semaine, constituent une véritable forme de loisir. Si elles se

-
1. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1980, p. 48.
 2. Parcs Canada, Unité de gestion de l'ouest du Québec, Énoncé d'intégrité commémorative, Lieu historique national du Canada boulevard Saint-Laurent, 2006, p. 4.

distinguent du tourisme selon la définition de l'Office mondial du Tourisme (OMT)³, puisque l'activité de loisir court sur une période de moins de 24 heures, elles s'apparentent à un service, marchand ou non, au même titre que d'autres activités proposées à Montréal. Les acteurs de ces visites urbaines sont variés : de la municipalité à des structures du type Héritage Montréal sur le patrimoine urbain ou l'architecture montréalaise, du Centre d'histoire de Montréal qui propose des visites en lien avec ses expositions à l'organisme Local Montréal qui offre des circuits de « tourisme alternatif » comme des tournées des micro-brasseries montréalaises ou une découverte du nouveau quartier des spectacles⁴. Enfin, cette activité est également investie par des associations qui prônent la mise en valeur et la découverte du patrimoine (Les Amis du boulevard Saint-Laurent, Mémoire du Mile-End) ou encore des collectifs soucieux d'animation urbaine (L'Autre Montréal, Amarrages sans frontières, Kaléidoscope). Si tous cherchent une autre manière de (re)découvrir la ville, les dernières associations citées revendiquent fortement cette activité comme une alternative aux autres loisirs, qu'ils considèrent d'ailleurs comme une « concurrence indirecte » (notamment les festivals en été, lors de la saison des visites grand public). Certaines de ces visites sont offertes à l'année – ou du moins pendant les saisons qui le permettent⁵ –, d'autres se déroulent pendant des événements annuels particuliers, comme l'Opération patrimoine architectural⁶ ou Les Promenades de Jane, ou encore en lien avec

-
3. Les associations qui se revendiquent d'abord comme touristiques, pour les touristes internationaux notamment, concentrent plutôt leurs visites sur le Vieux-Montréal ou des approches de la ville en autobus (notamment les tours de ville en bus rouges qui sillonnent la ville, avec quelques pauses obligées dans les hauts lieux montréalais).
 4. D'autres organismes proposent encore des visites comme de très longues randonnées à l'échelle métropolitaine une fois l'an : par exemple l'initiative « Walk the (Marcher la) region / Ville, banlieue, campagne », qui cherche à « contribuer à l'émergence d'une conscience régionale ». (<http://www.walktheregion.com>], consulté le 3 juillet 2013.)
 5. La plupart des organismes cessent leurs activités dès octobre. Certains, comme Kaléidoscope, continuent les visites autour d'événements comme la Nuit blanche ou le Montréal souterrain.
 6. L'Opération patrimoine architectural de Montréal est un événement annuel, créé en 1991 à l'initiative de la Ville de Montréal avec la collaboration de la fondation Héritage Montréal ; elle vise « la sensibilisation des Montréalais à l'importance de la protection du patrimoine ainsi que la reconnaissance des efforts d'entretien des propriétaires à l'égard de leur propriété ». (http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=2240,2894218&_dad=portal&_schema=PORTAL], consulté le 3 juillet 2013.)

certaines dates importantes pour les communautés culturelles, comme la Semaine italienne de Montréal ou le Nouvel An chinois.

Ces visites sont des formes de « lieux-moments » de processus d'appropriation de l'espace, à des degrés différents, de la part des promeneurs : elles participent alors d'une sorte de marquage symbolique et idéal de l'espace, ce que Vincent Veschambre appelle un « marquage présence⁷ ». S'approprier l'espace de la ville implique en effet une forte dimension symbolique : au-delà de l'appropriation physique de l'espace bâti, il existe une intériorisation de cet espace dans la mémoire et l'imaginaire collectifs du groupe considéré. Je m'inscris ici dans le cadre théorique élaboré par Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre sur l'appropriation idéale pour distinguer trois registres d'appropriation de la ville par les visites⁸. Les visites urbaines autorisent d'abord une familiarisation de l'espace, voire un apprentissage de certains espaces inconnus. S'approprier un espace signifie alors acquérir des connaissances théoriques et pratiques, des savoirs et des savoir-faire qui permettent de s'y mouvoir sans s'y perdre, mais aussi d'en user de façon pertinente. Les promenades et les visites urbaines sont aussi des occasions de faire partager son attachement affectif à un espace, de révéler le lien intime qui nous lie aux lieux : « un lieu est à nous parce qu'on est à lui, il fait partie de nous parce que nous faisons partie de lui⁹ », et certains guides ou participants conçoivent ces visites comme un moment d'échange de leurs représentations, pratiques et vécus du territoire. Enfin, ces visites témoignent d'une appropriation symbolique ou identitaire : elles révèlent et font vivre le lien entre un espace et un groupe et rendent compte de la construction des identités territoriales.

Cette réflexion sur les promenades et les visites urbaines et sur leur rôle dans le « s'approprier la ville » s'appuie sur un travail de recherche conduit dans le cadre de mes études doctorales, comprenant la participation à une quinzaine de visites urbaines à Montréal au cours de l'année 2011-2012 ainsi que des entretiens avec des guides et des visiteurs.

7. Vincent Veschambre, *Traces et mémoires urbaines. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.

8. Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre, « Introduction : L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois*, 2005, n° 195, p. 7-15.

9. *Ibid.*, p. 10.

Visites et promenades urbaines : se familiariser avec la ville

Les visites urbaines sont une pratique citadine qui, par la marche et une exploration lente des lieux, connus ou inconnus, parfois redoutés, offre une meilleure connaissance de la ville.

Parcourir la ville : vers une meilleure connaissance des lieux

Si « [c]omprendre le monde, c'est lui attribuer une signification, c'est-à-dire le nommer », comme l'écrit David Le Breton¹⁰, connaître la ville, c'est alors pouvoir nommer ses quartiers, ses lieux, ses rues, ses places. Se familiariser avec « l'image de la ville¹¹ » implique une certaine lisibilité pour mieux s'y repérer. Pouvoir s'orienter dans l'espace et comprendre la toponymie sont ainsi souvent au cœur des visites urbaines : la présence des parcs Dante et de la Petite-Italie sont des témoignages de l'immigration italienne dans le secteur entre les rues Jean-Talon et Saint-Zotique ; de même, les toponymes parcs du Portugal et des Amériques le long du boulevard Saint-Laurent entre la rue Rachel et la rue Marie-Anne soulignent la venue et l'installation d'une communauté portugaise à Montréal.

Lors de visites, notamment celles dans le secteur de l'ancien Red Light, les questions les plus fréquemment posées par les participants concernent la sécurité de ces espaces, surtout la nuit, si bien que les parcourir de jour et avec d'autres personnes et se rendre compte de leur « marchabilité » (*walkability*) constitue un pas vers une appropriation. S'approprier la ville, c'est aussi ne plus en avoir peur. Jane Jacobs a souligné ce lien entre sécurité et appropriation dans son livre *The death and life of great American cities*¹², publié en 1961 : une rue sûre est une rue vivante, parcourue, sécurisée par la présence de « *city-watchers* », ou d'« yeux », sortes de vigiles les uns pour les autres. « Les marcheurs gardent [ainsi] l'espace public vivant en lui conférant son caractère collectif¹³ », au point parfois de changer les représentations de certains sur la sécurité ou la non-sécurité des espaces.

10. David Le Breton, *Éloge de la marche*, Métailié, Paris, 2000, p. 67.

11. Kevin Lynch, *L'image de la cité*, Paris, Dunod, coll. « Aspects de l'urbanisme », 1976.

12. Jane Jacobs, *Death and life of great American cities*, New York, Random House, 1961.

13. Rebecca Solnit, *L'art de marcher*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel » 2002, p. 236.

La marche, ou la réinvention d'une pratique citadine

Certaines visites se font en bus, selon la longueur des circuits et les thèmes : l'apprentissage de la ville multiculturelle appelle par exemple un long trajet dans plusieurs quartiers, de la Petite-Bourgogne à Villeray–Parc-Extension. Mais je n'évoquerai ici que les parcours concernant des espaces plus réduits, qui se font donc à pied, et qui sont plébiscités précisément pour ce recours à la marche en groupe dans l'espace urbain. La popularité de la marche en ville, notamment dans la ville américaine, renvoie à un renversement de paradigme dans l'aménagement urbain et les représentations qui y sont liées : au tout-automobile de l'urbanisme fonctionnaliste, moderniste, que Jane Jacobs qualifiait d'« orthodoxe », s'est substituée l'idée de « marchabilité » de la ville, devenue qualité essentielle pour rendre cette dernière « vivable » (*livable city*)¹⁴. Fruit de la montée des préoccupations environnementales et de développement durable, cette réflexion témoigne aussi d'une nouvelle conception de ce qui fait ville, de l'urbanité, qui demande pour s'épanouir centralité et diversité. La rue, comme espace de circulation et de vie, et plus généralement les espaces publics, s'y affirment comme lieux de sociabilité privilégiés : leur aménagement participe donc activement à l'élaboration de cette « ville vivable ». En accord avec ces nouveaux standards urbains, la métropole québécoise s'est engagée dans un vaste programme de création d'espaces publics, à l'image du Quartier des spectacles au centre-ville : parier sur l'événementiel et les festivals est une des manières de replacer le piéton au cœur de la vie urbaine. Le travail sur les ambiances urbaines (art public, jeux de lumière) qui viennent révéler et rendre changeant et innovant le paysage urbain constitue une autre façon d'attirer le piéton.

14. Voir à ce propos : Jean-Pierre Augustin, « Introduction ; Aperçus sur l'urbanité des rues et des ponts », dans Jean-Pierre Augustin (dir.), *Sites publics, lieux communs (2) : Urbanité et aménagement des rues et des ponts au Québec et au Canada*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2008, p. 9-39 ; ou Cynthia Ghorra-Gobin (dir.), *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, Paris, L'Harmattan, 2001.



Un exemple de travail sur les ambiances urbaines : le Monument-National éclairé de rouge selon le Plan lumière du Quartier des spectacles.

Photo : Marie-Laure Poulot, 2012

Montréal s'est même dotée d'une *Charte du piéton* en 2006, qui insiste sur la nécessité de réduire la dépendance à l'automobile au profit d'un Plan de transports prenant mieux en compte la marche comme mobilité quotidienne en ville¹⁵ : l'objectif est d'assurer la sécurité du piéton par rapport à l'automobile, de publiciser toujours davantage les rues piétonnes ou les fermetures de rues (piétonisation permanente ou temporaire), mais aussi de promouvoir la promenade urbaine dans un contexte plus vert¹⁶.

15. Ville de Montréal, Service des infrastructures, transport et environnement, *Charte du piéton, Portrait et diagnostic*, juin 2006.

16. Ville de Montréal, *Promenades urbaines. La vision*, mai 2012

La marche pratiquée pendant les visites urbaines s'impose en ce sens comme une pratique citadine réinventée, puisqu'elle autorise « l'expérience de la ville », ainsi que l'ont souligné guides et participants lors des entretiens menés en 2011 et 2012 : elle concentre tous les sens vers une meilleure compréhension de la cité ; elle s'attache à tester la texture urbaine et sa matérialité, à sentir certaines odeurs. « Une ville [...] s'entend, se respire, se touche, car le timbre d'une ville ne se résume pas à l'ensemble des bruits qui nous atteignent¹⁷. » L'œil est notre « organe sociologique¹⁸ » qui repère les couleurs, les éléments de marquage ethnique (drapeaux, langue des enseignes, etc.), la visibilité de l'altérité. L'odorat et le goût participent tout autant de l'appréhension de la ville : ainsi dans les marchés, où les « cultures culinaires » du monde sont largement représentées. Le toucher lui-même n'est pas en reste dans cette mobilisation des sens, qui permet d'effleurer, de saisir les matériaux de la ville (murs, poteaux, portes, etc.). C'est véritablement toute « l'ambiance » de la ville¹⁹ qui se dévoile dans ce « marcher la ville ».

De surcroît, les visites urbaines se veulent une occasion de « déambuler ensemble », exercice assez éloigné du « flâner en ville », plutôt solitaire et masculin, à l'image des projets et des écrits de certains écrivains tels que Baudelaire ou Walter Benjamin²⁰ ou encore de poètes surréalistes. Loin également de la marche utilitaire (au sens de mobilité du quotidien), la marche en visite urbaine s'affirme résolument collective (plutôt féminine en général) et conduit à une mise en visibilité d'une action si banale qu'elle en est habituellement invisible²¹. La

17. Pierre Sansot, *Chemins aux vents*, Paris, Payot et Rivages, 2000, p. 126.

18. Richard Sennett, *La conscience de l'œil. Urbanisme et société*, Lagrasse, Verdier, 2009.

19. La notion d'ambiance est au cœur des recherches du Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain (CRESSON) : le laboratoire CNRS de l'École d'architecture de Grenoble développe une approche qualitative de l'environnement urbain. Initialement centrée sur le sonore, sa thématique s'est élargie aux autres sens (vue, olfaction, gestuelle) pour aborder les ambiances architecturales et urbaines dans toute leur complexité. (Henry Torgue, « Immersion et émergence : qualités et significations des formes sonores urbaines », *Espaces et sociétés*, 4/2005, n° 122, p. 157-166, à la p. 164.)

20. Walter Benjamin, « Le flâneur », dans *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, traduit de l'allemand et préfacé par Jean Lacoste, d'après l'édition originale établie par Rolf Tiedemann, Paris, Payot, 1982, p. 55-98.

21. Les promenades sonores, auditives, ou *sound walks*, démarches souvent artistiques, sont quant à elles plus proches du « flâner en ville », dans le sens où il s'agit d'une activité solitaire : les pas du marcheur sont guidés par le podcast acheté ou téléchargé. Audiotope

plupart des organismes encadrent des visites avec des groupes d'au moins huit ou dix personnes, afin que l'activité puisse se faire tout en étant rentable, mais certains préfèrent regrouper une vingtaine de participants. La fréquentation des visites guidées, notamment celles des petites associations sans but lucratif (OSBL), est d'ailleurs très variable et dépend fortement de la médiatisation (ou non) de leurs activités : elle est plus importante lors des grands événements (Opération patrimoine architectural ou Promenades de Jane) ou lorsque les médias (locaux pour la plupart comme le *Journal de Rosemont–La Petite-Patrie*, *L'express d'Outremont* ou *Town of Hampstead News*) évoquent ces balades urbaines. Mais quelle que soit l'importance du groupe, la marche devient une activité visible, qui intrigue nombre de passants, dont certains s'arrêtent pour écouter des explications, parfois pour s'intégrer à l'activité, créant alors des rencontres imprévues, ces effets de *serendipity*, c'est-à-dire « le fait de découvrir une chose par hasard, alors qu'on en cherchait une autre²² », avec lesquels les guides doivent savoir composer.

Ces parcours urbains à pied fonctionnent ainsi comme un « marquage présence » dans la ville, soit des signes vivants reconnaissables par tous, mais ils viennent aussi redoubler le « marquage trace »²³, soit des repères inscrits et significatifs dans l'espace, qu'ils utilisent et font vivre : du mobilier urbain aux sculptures ou monuments, en passant par des bornes, barrières, pancartes, graffitis. En effet, toutes les ressources de l'espace urbain sont mobilisées pour expliquer tel ou tel point, initier ou conforter des usages de la ville : ainsi les trottoirs, places, parcs, etc. Faire une visite à pied du boulevard Saint-Laurent permet par exemple de convoquer le mobilier urbain et les signes présents comme partie intégrante de l'artère et de sa signification : les *bancs de pierre et de paroles*, installés en 2003 dans le secteur portugais, deviennent des lieux de repos pour les personnes fatiguées ; les informations dans le paysage urbain – noms de lieux, détails architecturaux ou murales – sont déchiffrées pour comprendre l'histoire des lieux. Sur le boulevard Saint-Laurent, la plupart des guides utilisent aussi le

à Montréal propose divers parcours sonores dans la ville. (Voir le site [<http://www.audiotopie.com/>], consulté le 3 juillet 2013.)

22. Catherine Forbet, « Piétons, créateurs de ville », dans Jean-Jacques Terrin (dir.), *Le piéton dans la ville. L'espace public partagé. Walking in the city. Sharing public space*, Marseille, Parenthèses, 2011, p. 214-227, à la p. 218.
23. Vincent Veschambre, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *ESO : travaux et documents de l'UMR 6590*, 2004, n° 21, p. 73-77.

parcours visuel « FRAG sur la Main » ou les panneaux d'interprétation qui jalonnent le parcours de Sherbrooke à Jean-Talon²⁴. Si les traces visibles sont les plus immédiatement interrogées, les traces invisibles ou la « mémoire du paysage²⁵ », comme les anciennes fonctions des bâtiments ou des usages oubliés, sont aussi évoquées. Aussi les visites urbaines sont-elles l'occasion de réinvestir certaines traces du paysage, de leur donner vie ; pour reprendre les mots de Michel de Certeau²⁶, « Les jeux de pas sont façonnages d'espaces. Ils trament les lieux » et font de l'acte de marcher un « procès d'*appropriation* du système topographique par le piéton ».

Un apprentissage de l'espace « à son rythme »

Ces promenades piétonnes sont enfin une occasion de « prendre son temps », véritable déclinaison du « bon usage de la lenteur²⁷ », où marcher dans tel quartier est plus important que de le traverser en voiture²⁸. Loin des circuits touristiques traditionnels qui se doivent de tout montrer en très peu de temps²⁹ et sont de ce fait minutés, les visites proposées aux résidents montréalais mettent en avant une découverte d'un quartier à leur propre rythme, parfois sur des thèmes très étroits (sur les murales et les graffitis ou sur la biodiversité dans les ruelles vertes par exemple).

Au sein de cette mobilité particulière qu'est la visite à pied, la lenteur se décline sous toutes ses formes selon l'espace à parcourir et le temps escompté, depuis la marche rapide jusqu'à la flânerie. Les appellations des visites prennent en compte ces différences de rythmes,

-
24. Ces FRAGS (en référence aux fragments d'histoire et de mur) sont l'œuvre des artistes d'ATSA (Action terroriste socialement acceptable) et de l'association des Amis du boulevard Saint-Laurent. Se sont ensuite ajoutés 34 nouveaux panneaux dans le projet « La Main, toujours de son temps ».
 25. Lucie K. Morisset, *La mémoire du paysage. Histoire de la forme urbaine d'un centre ville : Saint-Roch, Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2001.
 26. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien...*, *op. cit.*, p. 148.
 27. Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot et Rivages, coll. « Rivages Poche / Petite bibliothèque », 2000.
 28. Interview à Radio-Canada avec Gessica Gropp, Centre d'écologie urbaine de Montréal, et Carole Lévesque, qui a organisé une des promenades en 2009, [http://www.radio-canada.ca/emissions/macadam_tribus/2008-2009/chronique.asp?idChronique=79397], consulté le 3 juillet 2013.
 29. Entretien avec le fondateur de Kaléidoscope.

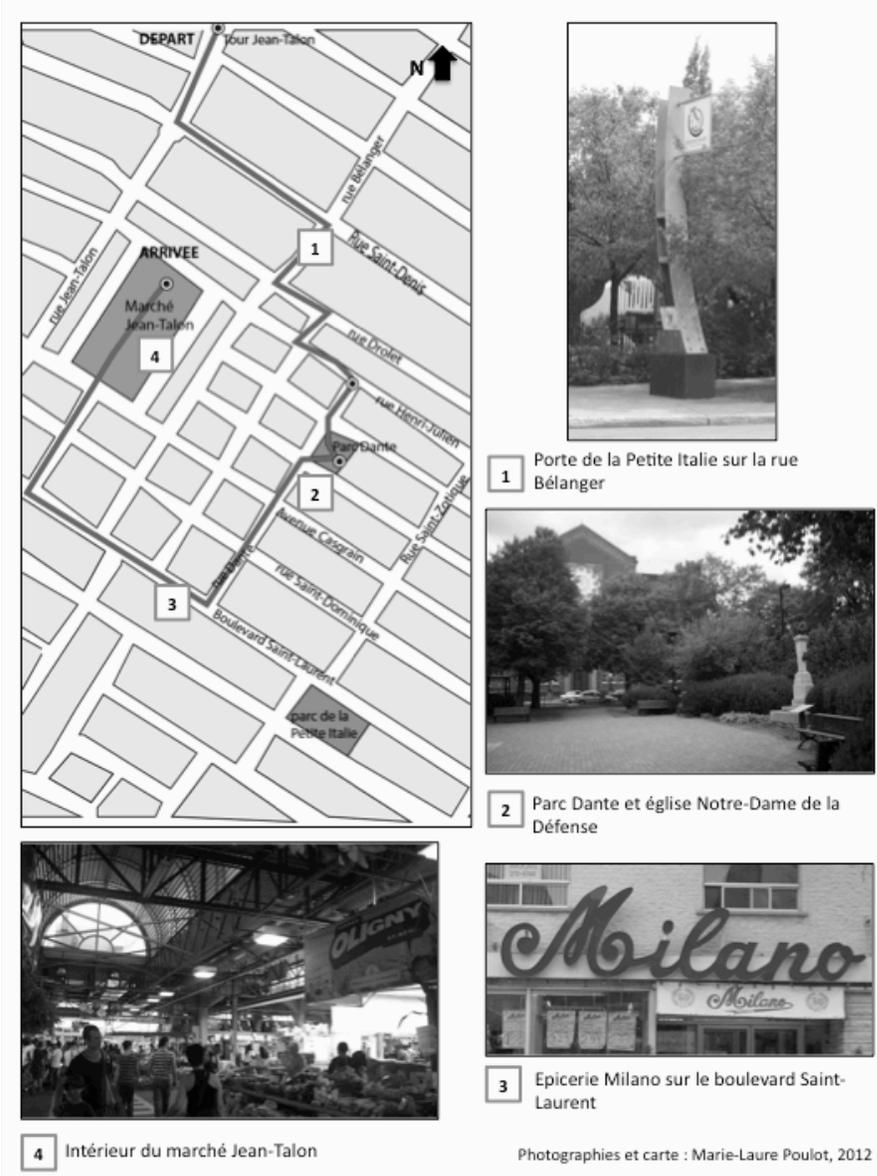
tantôt qualifiées de flâneries (Amarrages sans frontières), de circuit à pied (Kaléidoscope), de visite ou de promenade. La visite du nouveau Quartier des spectacles en septembre 2011 par Local Montréal cherche à montrer de nombreux lieux (place des Arts, galeries d'art, Théâtre du Nouveau Monde, fresques murales, place des Festivals, etc.) ; elle se fait donc sur un pas assez rapide en expliquant aux participants qu'ils pourront revenir s'ils veulent passer plus de temps. D'autres, notamment la visite de la Petite-Italie en août 2012 par Amarrages sans frontières, prévoient des temps de pause, notamment dans certains bâtiments comme la Casa d'Italia ou l'église de Notre-Dame-de-la-Défense.

En outre, le rythme change aussi au cours de la visite : moments de pause aux feux, promenade lente, marche plus rapide vers une destination précise, moments d'arrêts et jeux de regard. Les quartiers choisis pour les visites sont l'occasion de souligner la vie idéalisée du quartier comme petit village, où prendre son temps est constitutif de l'identité locale : ainsi la Piccola Italia et ses terrasses où boire un café. Dans les représentations des Montréalais, le boulevard Saint-Laurent est d'ailleurs cité volontiers comme un axe où l'on peut flâner, se promener tout en prenant son temps, « se laisser guider par [ses] pas, par un paysage³⁰ », à l'inverse de la rue Sainte-Catherine, plus passante que le boulevard, mais où les gens marchent une fois et demie ou deux fois plus vite³¹.

30. Pierre Sansot, *Du bon usage de la lenteur*, *op. cit.*, p. 12.

31. Entretiens avec des habitants, des participants aux promenades et des guides, de 2011 à 2012.

Exemple d'un parcours de visite dans la Petite-Italie



The image displays a map of the Petite-Italie neighborhood in Montreal, Quebec, with a numbered tour route. The route starts at 'DEPART' (Departure) near the Tour Jean-Talon and ends at 'ARRIVEE' (Arrivée) at the Marché Jean-Talon. The route is marked with numbers 1, 2, 3, and 4. Key streets shown include Rue Jean-Talon, Rue Bélanger, Rue Saint-Denis, Rue Drolet, Rue Henri-Julien, Avenue Gagné, Rue Saint-Dominique, and Boulevard Saint-Laurent. Landmarks such as Parc de la Petite-Italie and the Marché Jean-Talon are also labeled. A north arrow is present in the top right corner of the map.

1 Porte de la Petite Italie sur la rue Bélanger

2 Parc Dante et église Notre-Dame de la Défense

3 Epicerie Milano sur le boulevard Saint-Laurent

4 Intérieur du marché Jean-Talon

Photographies et carte : Marie-Laure Poulot, 2012

Un trajet de découverte de la Petite-Italie lors d'une visite urbaine, avec un choix de lieux emblématiques et d'éléments représentatifs : les portes délimitant le quartier et le marquage ethnique, les toponymes, les lieux commerciaux importants ou les lieux de culte.

Carte et photos : Marie-Laure Poulot, 2012

Les visites urbaines qui autorisent découverte ou familiarisation de l'espace pour mieux s'y repérer permettent l'identification aux lieux et aux autres : elles sont autant de formes d'appropriation où le piéton peut « saisir la ville », c'est-à-dire « à la fois la comprendre et la

faire sienne³² ». Mais, au-delà de cette appropriation première qui reste de passage, les visites urbaines constituent aussi un moyen d'« habiter le lieu », de le considérer comme son « chez-soi » : en effet, se promener dans « son » quartier crée ou exacerbe le sentiment d'appartenance ; tel lieu nous appartient et inversement nous lui appartenons.

Entre appropriation et appartenance : parcourir son quartier

L'exemple des Promenades de Jane : une formule originale pour « animer sa ville »

Les visites dites Promenades de Jane (ou *Jane's walks*) constituent une référence et un hommage à l'héritage de Jane Jacobs, auteure d'ouvrages sur l'urbanisme et les villes, militante à New York puis à Toronto à partir de 1968, où elle a animé des luttes contre des projets d'autoroutes intra-urbaines, pour sauvegarder certains quartiers, en rupture avec l'urbanisme fonctionnaliste. Son livre *The death and life of great American cities* s'impose comme une contribution majeure à la recherche urbaine et à l'aménagement urbain, notamment en ce qui concerne l'application du principe de diversité ou de mixité sociale et fonctionnelle. Un an après sa mort, les premières *Jane's walks* ont été lancées en 2007 à Toronto ; la ville de Montréal a suivi, ainsi que d'autres villes nord-américaines et ailleurs dans le monde³³. Depuis 2009-2010, le Centre d'écologie urbaine de Montréal (CEUM) coordonne ces Promenades de Jane, qui se déroulent la première fin de semaine du mois de mai : du fait du succès de la formule, l'offre s'est fortement accrue, passant d'une vingtaine de parcours en 2009 à une cinquantaine en 2013. Ces visites, définies par le CEUM³⁴ comme une activité piétonne qui « permet de mieux faire connaître la ville en offrant des aperçus de l'histoire locale, de la planification et de l'engagement civique par le simple fait de marcher et d'observer », témoignent de manière exemplaire d'un « marcher dans la ville », qui évolue vers un « marcher la ville » pour se l'approprier, et même pour la (re-)créer.

32. Yves Winkin et Sonia Lavadinho, « Quand les piétons saisissent la ville. Éléments pour une anthropologie de la marche appliquée à l'aménagement urbain », *MEI médiation et information, transparence et communication*, 2006, n° 22, janvier.

33. Voir le site Internet [<http://www.janeswalk.net/>] qui répertorie les initiatives dans différentes villes du monde ou, pour la ville de Montréal, le site du Centre d'écologie urbaine de Montréal, [<http://www.ecologieurbaine.net/promenades>] (sites consultés le 3 juillet 2013).

34. *Rapport d'activités 2011-2012 pour des villes écologiques, démocratiques et en santé*, Montréal, Centre d'écologie urbaine de Montréal, p. 17.

L'originalité de ces promenades tient au fait qu'elles reposent non sur des guides spécialisés mais sur des citoyens-résidents montréalais, qui choisissent d'organiser une balade dans leur quartier afin de faire découvrir leurs lieux de prédilection. Dans les visites et les promenades ordinaires, il s'agit tantôt de guides officiels, détenteurs d'un certificat de compétence de guide touristique délivré par l'Institut du tourisme et d'hôtellerie du Québec, tantôt d'animateurs spécialisés, selon la formule de Jean-Marc Descôteaux (directeur de l'association Amarrages sans frontières). Ceux-ci n'ont pas forcément besoin du permis de guide touristique délivré par la Ville dans le cadre de visite spécialisée sur un sujet précis³⁵.

Dans le cas des Promenades de Jane, les habitants d'un quartier se transforment en guides le temps du parcours et décident de l'angle d'approche de leur quartier : les jardins, le cadre bâti, les chemins plus informels le long des voies de chemin de fer, etc. L'objectif est de pouvoir partager ses perceptions, son vécu, sa mémoire du quartier et ses pratiques d'habitant : « les meilleurs guides sont les résidents d'un secteur. Ils font découvrir des lieux parfois oubliés », observe Pascoal Gomes du CEUM³⁶. Ces habitants sont parfois plusieurs à encadrer la promenade, présentant à tour de rôle un aspect particulier. Ainsi, la visite du secteur Marconi-Alexandra, à laquelle j'ai participé le 5 mai 2012, était animée par un ancien habitant du quartier, une nouvelle habitante travaillant sur place et ayant participé à la création d'une ruelle verte dans le quartier, ainsi qu'une personne engagée dans la transformation actuelle du secteur. Ces différents regards et discours sur l'espace et sur l'histoire – passée, présente et future – du quartier viennent enrichir le dialogue en incitant d'autres promeneurs à prendre la parole.

S'approprier son propre quartier : sentiment d'appartenance et partage du vécu

Cette démarche d'appropriation de son quartier met en œuvre la pensée de Jane Jacobs qui souhaitait voir la ville occupée par les citoyens-piétons. Son ouvrage déjà cité, *The death and life*

35. Règlement sur les guides touristiques, Ville de Montréal : « “guide touristique” ou “guide” : une personne qui détient un certificat de compétence à ce titre, délivré par une institution reconnue par le ministère de l'Éducation et de la Science, et désignée par le comité exécutif ».

36. Catherine-Chantal Boivin, « Voir ça, Microcosmes », 5 mai 2011, [<http://voir.ca/voir-la-vie/art-de-vivre/2011/05/05/la-promenade-de-jane-microcosmes/>], consulté le 3 juillet 2013.

of great American cities, constitue une véritable apologie de la rue, « présentée comme la matrice de la sociabilité et de la culture urbaine³⁷ », animée par un ballet urbain (*sidewalk ballet*), symbole de ces valeurs urbaines majeures que sont la densité et la convivialité. L'exemple de la rue Hudson à New York, dans le West Village, en est une illustration, qui revient aussi à valoriser les quartiers dits « traditionnels », ou mixtes, porteurs de vitalité urbaine sociale et donc économique, porteurs de proximité et de rencontre, à l'inverse des grands projets fonctionnalistes structurés par de grandes infrastructures routières.

La promenade urbaine est d'ailleurs souvent décrite comme conviviale entre promeneurs, mais aussi avec d'autres passants, autorisant des interactions spontanées, des rencontres ou des découvertes non planifiées, et ce, avec une gradation selon les types de parcours proposés. La visite guidée est en effet une activité semi-planifiée : le trajet est déterminé à l'avance, de même que les arrêts dans la rue ou dans des boutiques choisies. Une pause est souvent programmée, lors de visites de plus de deux heures, permettant un arrêt toilettes, café ou lunch. La visite guidée « traditionnelle » est quasi réglée comme une représentation théâtrale avec des moments d'attente, d'observation et une acmé encadrée par une scène d'ouverture où le guide présente une sorte d'introduction et une scène de conclusion à la fin de la visite³⁸. La visite constitue donc une « performance », une expérience avec des temps forts et le passage du particulier au général, de l'anecdote à l'Histoire. Les promenades ou flâneries privilégient davantage l'interaction avec le ou les guides et l'inattendu y prend une place très importante. Quant aux Promenades de Jane, elles se veulent plus libres encore, véritables « conversations en mouvement », interactives entre le ou les guides et les participants (leur durée est donc aussi plus variable), où les animateurs sont fortement appelés à « encourager les gens à donner leur opinion et à partager leurs histoires et anecdotes³⁹ ».

En autorisant ces rencontres avec l'Autre, « la promenade invente l'exotisme du familier, elle dépayse le regard en le rendant sensible aux variations de détails⁴⁰ », si bien que les

37. Éric Charmes, « Le retour à la rue comme support de la gentrification », *Espaces et sociétés*, 2005, vol. 4 n° 122, p. 115-135, à la p. 120.

38. Entretien avec le directeur de l'association Kaléidoscope.

39. Centre d'écologie urbaine de Montréal, guide-conseil pour l'organisation et l'animation d'une promenade, « 6 conseils pour organiser une promenade de Jane » (traduction libre du document produit par [www.janeswalk.net], consulté le 5 juillet 2013).

40. David Le Breton, *Éloge de la marche*, *op. cit.*, p. 94.

visites et les promenades guidées deviennent l'occasion d'un « réenchantement » du monde – ici du quartier. Le regard est alors non seulement source d'apprentissage des lieux inconnus, mais aussi de redécouverte des lieux déjà connus, il est « le vecteur essentiel d'appropriation par le citoyen de son espace environnant⁴¹ ». Tout lieu peut être l'occasion d'enchantement lors d'une promenade lorsqu'il est transformé, « recadré ponctuellement par un guide⁴² ». Le « *walking tour invariably entails slowing down and gazing at the environment in ways that we do not usually do*⁴³. »

Ainsi, ce que retiennent les organisateurs des Promenades de Jane des préconisations de l'auteure – au-delà de son rejet des autoroutes urbaines –, c'est son intérêt pour le piéton dans la ville et, surtout, son appel au « retour à la rue⁴⁴ ». Les Promenades de Jane promeuvent la place centrale du « marcher la ville », dans une volonté d'appropriation de l'espace proche, de son quartier, du territoire local grâce à une mise en partage des vécus, avec des anecdotes, des souvenirs et des mémoires, puisque les résidents y présentent leur propre géographie affective ou intime du quartier.

S'approprier son quartier autour d'une mémoire commune

La question du passé est pratiquement toujours au cœur du discours et du processus d'appartenance au quartier : nombreuses sont les visites qui s'attachent à l'histoire de la ville pour repérer les traces du passé, les passages du temps sur les bâtiments et l'architecture ou encore les changements de fonction de certains édifices. En effet, l'ancrage historique est un fondement majeur de l'identité territoriale, un moyen de se situer dans une chaîne du temps se matérialisant dans l'espace⁴⁵. Ainsi en est-il de la visite du Red Light, présentée par

41. *Ibid.*, p. 140.

42. Yves Winkin, « Propositions pour une anthropologie de l'enchantement », dans Paul Rasse, Nancy Midol et Fathi Triki (dir.), *Unité-Diversité. Les identités culturelles dans le jeu de la mondialisation*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 169-179.

43. Liedeke Plate, « Walking in Virginia Woolf's footsteps: Performing cultural memory », *European journal of cultural studies*, 2006, vol. 9, p. 101-120, à la p. 112.

44. Éric Charmes, « Le retour à la rue comme support de la gentrification », *op. cit.*

45. Voir à ce propos dans les *Annales de géographie*, 2004, vol. 113, n^{os} 638-639, les deux articles suivants : Guy Di Méo, « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », p. 339-362 ; et Philippe Gervais-Lambony, « De l'usage de la notion d'identité en géographie. Réflexions à partir d'exemples sud-africains », p. 469-488. Voir aussi

l'organisme Kaléidoscope en 2009 sous la formule : « Derniers soupirs du Red Light ». Cette « visite d'un quartier en voie de disparition⁴⁶ », loin d'évoquer les transformations urbaines liées aux aménagements du Quartier des spectacles, s'attache quasi exclusivement à la vie du Red Light des années 1920 à 1960, « grugé par le Quartier des spectacles et menacé par d'imposants projets immobiliers ». La visite s'attache donc aux anciennes fonctions des bâtiments, aux spectacles de la scène du Red Light et aux anecdotes sur la corruption de la police et la vie des bordels, puisque « le célèbre tronçon de La Main ne sera peut-être qu'un vague souvenir »⁴⁷. Il en est de même de la visite « Les lieux oubliés, lieux de mémoire » qui conduit à découvrir des « sites transformés ou disparus » du Vieux-Montréal. Dans ces visites où « les bouleversements de l'espace urbain réveillent le plaisir nostalgique de la déambulation dans les quartiers menacés » et « la flânerie fait ressurgir une mémoire enfouie »⁴⁸, les visiteurs sont ainsi conviés à évoquer leur mémoire des lieux et à « faire revivre » le passé du quartier au prisme de leur vécu. Très ancrées dans l'offre patrimoniale urbaine, de telles visites mettent notamment en scène et en image le « petit patrimoine » et le « patrimoine minoritaire » des communautés culturelles. Cette reconnaissance de traces, connues de tous et facilement accessibles, joue un rôle central dans le processus d'identification d'un visiteur ou d'un groupe à un espace, en révélant une « légitimité lignagère, une cohérence qui les relie au passé tout en les projetant vers l'avenir⁴⁹ ». La visite revient ainsi à souligner cet ancrage historique, à dévoiler l'identité du lieu qui, comme l'écrit Philippe Gervais-Lambony⁵⁰, « repose sur un passé re-construit et converge avec un idéal identitaire citadin dont le vecteur est la mémoire, la nostalgie partagée ». Le discours spécifique, proposé lors des visites à la fois par les guides et les participants,

Lucie K. Morisset et Luc Noppen (dir.), « Introduction », dans *Identités urbaines : Échos de Montréal*, Québec, Nota Bene, 2003, p. 5-18.

46. *Le Devoir*, 21 août 2009. Ce thème des quartiers disparus est le sujet d'une exposition au Centre d'histoire de Montréal, musée qui propose lui-même des visites urbaines.
47. Site de Kaléidoscope, [<http://www.tourskaleidoscope.com/accueil/nos-visites-de-a-a-z/red-light.html>], consulté le 8 juillet 2013.
48. Elisabeth Dorier-Apprill et Philippe Gervais-Lambony (dir.), *Vies citadines*, Paris, Belin, coll. « Mappemonde », 2007, p. 195.
49. Guy Di Méo, « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *op. cit.*, p. 342.
50. Philippe Gervais-Lambony, « De l'usage de la notion d'identité en géographie... », *op. cit.*, p. 486.

devient une élaboration narrative qui concourt à la construction sociale de l'identité du lieu, fondée sur une connaissance pratique de la ville et une inscription dans le temps et dans l'espace, dans le temps long et dans l'ensemble de la ville. Sa « fonction est de rendre normal, logique, nécessaire, inévitable – légitime pourrait-on ajouter – le sentiment d'appartenir à un groupe⁵¹ ». L'utilisation d'une citation de l'artiste Gilbert Boyer, créateur de l'œuvre d'art public *Mémoire ardente*, sur la promenade piétonne face au marché Bonsecours, en préambule à l'une des visites organisées dans le cadre du 370^e anniversaire de la fondation de Montréal, en témoigne de façon exemplaire :

On l'oublie souvent, mais sous le présent, se cache [*sic*] déjà notre passé et notre futur. À chaque « maintenant », notre mémoire se grave, comme elle a commencé à le faire il y a 370 années et bien avant. Se souvenir c'est se relire, mais c'est aussi réveiller et refaire le présent qui nous entoure, et ce, pour le meilleur.⁵²

Les visites urbaines constituent bien des « lieux-moments » qui cristallisent le « s'approprier la ville », moyen d'affirmer les liens entre un groupe et un territoire, occasion de souligner l'appropriation identitaire d'un espace. Elles peuvent alors créer ou affirmer une identité commune autour du quartier, autour d'une communauté territorialisée, et concourir au « vivre ensemble » dans une cité cosmopolite comme l'est Montréal.

Visites urbaines et identités territoriales : apprendre l'altérité

« Le cosmopolitisme par les pieds » : à la découverte d'un exotisme proche

Dans l'offre des visites urbaines, certaines thématiques sont privilégiées en lien avec les caractéristiques de la métropole montréalaise, par exemple l'exploration de la diversité culturelle, soit par la visite des lieux de résidence de certaines communautés, leurs lieux de culte ou de commerce, soit par la participation à certaines traditions particulières (« Vivre un chabbat

51. Denis-Constant Martin « Identités et politique. Récit, mythe et idéologie », dans Denis-Constant Martin (dir.), *Cartes d'identité, comment dit-on « nous » en politique ?*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, p. 23, cité dans Guy Di Méo, 2004, « Composantes spatiales, formes et processus géographiques des identités », *op. cit.*, p. 342.

52. Site de la ville de Montréal : Montréal célèbre le 370^e anniversaire de sa fondation : [http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=5798,42657625&_dad=portal&_schema=PORTAL&id=18864], consulté le 8 juillet 2013.

en famille » proposé par Amarrages sans frontières). Cette découverte du cosmopolitisme montréalais par la marche illustre une forme d'apprentissage de l'exotisme pragmatique et choisi, que je qualifie ici de « cosmopolitisme par les pieds ».

Les visites urbaines présentent le « cosmopolitisme montréalais » dans ses trois principales dimensions. Un cosmopolitisme pris d'abord comme la dimension hybride des identités, puisque la ville cosmopolite serait celle où l'urbanité est reine et où les contacts et les échanges mènent à un dialogue, à une volonté de traduction, voire à une hybridité⁵³. Toutes les visites d'Amarrages sans frontières sont par exemple organisées et guidées par des personnes issues des communautés culturelles afin d'initier un échange et, au-delà, d'aller vers une identification à l'Autre par le biais de souvenirs et d'anecdotes personnels. L'objectif est en deuxième lieu de révéler la signification plus personnelle, intime, d'une « attitude » ou d'une « disposition d'ouverture cosmopolite » de certains⁵⁴, soit l'ouverture individuelle à l'altérité par la curiosité. C'est de fait l'exotisme et la différence qui attirent le public et les visites s'attachent notamment à faire déchiffrer certains paysages urbains ethniques ou à découvrir une culture en particulier. Enfin, les visites urbaines, à l'exception des Promenades de Jane, sont payantes et participent des industries culturelles et de l'économie symbolique⁵⁵, forme de cosmopolitisme marchand qui permettrait d'accumuler capital et richesses. Ces visites consacrées à la diversité montréalaise sont en effet parfois ponctuées d'arrêts dans certaines boutiques pour toutes sortes de « souvenirs », si bien qu'elles s'inscrivent dans cette « économie de l'expérience » qui prend de l'importance dans l'offre actuelle touristique et de loisirs.

D'une certaine manière, ces visites sont vues par beaucoup de participants comme l'occasion d'un « petit voyage », un « dépaysement chez soi et pas trop cher », selon la formule du directeur de l'association Amarrages sans frontières : certains Montréalais viennent voir le quartier et la communauté avant de partir dans le pays correspondant, alors que d'autres font la visite en rentrant de voyage. Kaléidoscope se présente d'ailleurs comme un « passeport » pour découvrir la ville et ses habitants, d'autant que, dans sa première version, l'association

53. Sherry Simon, *Hybridité culturelle*, Montréal, L'île de la Tortue, coll. « Les élémentaires – une encyclopédie vivante », 1999.

54. Ulf Hannerz, « Cosmopolitans and locals in world culture », *Theory, culture and society*, 1990, vol. 7, n° 2, p. 237-251.

55. Sharon Zukin, *The cultures of cities*, Oxford et Cambridge (MA), Blackwell, 1995.

souhaitait préparer les futurs touristes montréalais avant leur voyage à l'étranger, tant par des informations sur la destination choisie que par des visites présentant la communauté culturelle qu'ils allaient rencontrer lors de leur séjour touristique.

Une démarche pédagogique : apprendre la ville et l'Autre

Les visites à pied qui permettent de découvrir d'autres visages de Montréal, peut-être des « montréalités multiples » avec les quartiers chinois, italien ou portugais le long du boulevard Saint Laurent, possèdent aussi une dimension pédagogique, puisqu'elles révèlent aux participants des proximités avec l'Autre ou l'étranger. Le cosmopolitisme de bouche (les visites s'accompagnent souvent d'un arrêt dans un commerce ethnique, pour une petite dégustation : pâtisserie portugaise ou italienne par exemple) et, plus généralement, le cosmopolitisme marchand y jouent un rôle essentiel par la répétition de gestes simples éminemment rassurants et susceptibles d'œuvrer pour une certaine ouverture à l'Autre et à son territoire.

Cette ambition « éducative » est particulièrement affirmée lors des visites guidées pour les scolaires, prises en charge par les trois organismes que sont L'Autre Montréal, Amarrages sans frontières et Kaléidoscope⁵⁶. En effet, le remplacement des cours de catéchèse ou de religion par ceux d'éthique et de religions⁵⁷ a pris la plupart des professeurs au dépourvu, notamment en province, si bien qu'ils font appel aux organismes de visites urbaines à Montréal pour présenter d'autres religions et lieux de culte aux élèves. La plupart des animateurs insistent sur cette sensibilisation nécessaire des scolaires et les discours s'attaquent aux idées reçues et aux préjugés pour construire une approche positive de la diversité et de l'altérité.

Pour le directeur de l'association Kaléidoscope, promenade et visite guidée n'ont pas la même signification. La première peut offrir des capsules d'information, mais c'est la distance et la marche qui comptent, alors que dans le cas de la seconde, les visiteurs attendent un certain

56. Dans le cas d'Amarrages sans frontières, c'est d'ailleurs l'activité la plus importante (par rapport aux visites grand public et aux visites pour les groupes d'adultes).

57. La déconfectionnalisation des structures scolaires s'est faite en 1998 et « l'enseignement confessionnel catholique et protestant sera remplacé par le programme Éthique et culture religieuse en septembre 2008 ». (Gérard Bouchard et Charles Taylor, *Fonder l'avenir : Le temps de la conciliation. Rapport de la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles*, Québec, Gouvernement du Québec, 2008, p. 140.)

contenu⁵⁸ : les scolaires participent donc à une visite guidée, leur permettant de faire le point historique sur une partie de la ville ou sur l'immigration à Montréal. L'organisme Amarrages sans frontières affirme des ambitions similaires, d'autant que son premier projet était de faire découvrir la ville de Montréal aux nouveaux arrivants. Le concept a finalement été « inversé » par manque de subventions municipales et c'est l'apport des migrants, nouveaux arrivants ou anciennes communautés culturelles, qui est désormais révélé aux Montréalais et aux scolaires. Le « s'approprier la ville » qui est au cœur de l'action de ces associations devient alors un véritable programme d'action collective.

Les visites urbaines comme action collective ?

La dimension citoyenne, d'information et d'observation, voire celle de lecture critique de la ville, est bien présente dans les visites et les promenades urbaines, même si la plupart des associations et des organismes se défendent d'être des groupes de revendication ou d'activistes. Certaines s'affirment toutefois engagées socialement, à l'image de L'Autre Montréal. Créée d'abord pour défendre les droits des locataires, cette structure s'investit aujourd'hui dans l'action « communautaire », « d'éducation sociale ou populaire », avec notamment un organisme de charité qui lui est rattaché. Elle s'inspire de l'Atelier de recherche urbaine (ARAU) de Bruxelles qui, en plus des visites urbaines, organise des cycles de conférences sur divers sujets touchant à l'aménagement et à l'urbanisme bruxellois, propose des analyses « de projets d'aménagement urbain, public et privé, et vise à leur amélioration pour davantage d'urbanité », afin de « promouvoir la ville comme lieu de vie volontaire »⁵⁹.

Au-delà des prises de position des différentes associations, la marche peut être considérée ou utilisée comme activité de protestation ou de subversion : ainsi la dérive situationniste qui, selon Guy Debord⁶⁰, consiste en une « technique du passage hâtif à travers des ambiances variées » en se laissant aller à des « sollicitations du terrain et des rencontres qui y

58. Ainsi, lors de la visite de L'Autre Montréal pour un groupe sur la courtepointhe montréalaise, la guide donne un livret exposant l'histoire de l'immigration à Montréal au début du circuit.

59. Brochure ARAU, « Action urbaine. Visites guidées/ Guided tours 2011 », [<http://www.arau.org/>], consulté le 8 juillet 2013.

60. Guy Debord, « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, n° 9, Bruxelles, décembre 1956.

correspondent »⁶¹. Si la visite est organisée dans son parcours à l'inverse de la dérive, elle autorise toutefois une analyse critique de l'espace urbain. La dénonciation de certains projets urbains et la volonté de mobiliser la population autour d'enjeux d'aménagement sont au cœur de certaines visites. Ainsi, la coalition Marconi-Beaumont propose une visite à pied du quartier pour comprendre ce « secteur qui est le théâtre d'aménagements privés et publics fort importants et de consultations publiques prochaines⁶² ». De même, l'association Save the Main, hostile au projet du quadrilatère Saint-Laurent dans le nouveau Quartier des spectacles, organise régulièrement des promenades à pied dans le but de sensibiliser les gens aux transformations prévues dans le secteur et de peser sur les décisions à venir. La visite part de l'îlot Saint-Laurent, devant les façades que la ville prévoit démolir et devant le cabaret Cléopâtre, lui aussi menacé de disparition, pour ensuite faire découvrir les différentes transformations du Quartier des spectacles : la reconnaissance de l'intégrité de l'îlot Saint-Laurent et l'éducation des participants aux problématiques d'aménagement urbain constituent un enjeu majeur de ces marches urbaines. Cette visite du Quartier des spectacles, qui souligne les menaces pesant sur les espaces de l'ancien Red Light, fait ainsi figure d'espace de résistance à la « disneyfication » et à l'homogénéisation urbaine, offrant un autre discours narratif sur la ville⁶³. Le discours des guides dénonce notamment l'emploi d'enseignes lumineuses à la manière de Times Square, ou les risques de gentrification à travers la construction de nouveaux condominiums.

61. Yves Bonard et Vincent Capt, « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo - Journal of urban research*, numéro spécial 2 | 2009, mis en ligne le 24 octobre 2009, [<http://articulo.revues.org/1111>], consulté le 25 avril 2012.

62. [<http://www.coalition-marconi-beaumont.org/nouvelles/promenade-de-Jane-2012>], consulté le 8 juillet 2013.

63. Jonathan R. Wynn, *The walking tour guide: cultural workers in the Disneyfied city*, thèse de doctorat en sociologie, New York, The City University of New York, 2006.



Promenade de Jane, 6 mai 2012 : la visite de l'ancien Red Light (par deux acteurs de l'association Save the Main) qui cherche à souligner les aménagements récents du Quartier des spectacles et à mobiliser les participants pour la protection des anciens bâtiments.

Photo : Marie-laure Poulot, 2012

Ces visites sont bel et bien des moyens d'action collective qui permettent une position critique et au-delà une forme d'appropriation de l'espace. La marche s'y affirme comme une technique de mobilisation d'un certain nombre de citoyens par et pour une meilleure connaissance des enjeux urbains, du territoire et des menaces pesant sur le bâti. Elle enclenche une action territorialisée, réunissant des acteurs dans et hors des réseaux associatifs ; elle autorise une publicisation de projets urbains et la constitution de coalitions de résistance. Cette valorisation d'un lieu par la promenade ou dans l'affirmation identitaire d'un espace, notamment par le biais de la promotion de certains « haut lieux » (lieux de mémoire, boutiques, monuments, églises, espaces verts...), participent ainsi des formes toujours plus nombreuses de « territorialisation par le bas », qui semblent concourir à l'émergence ou à la consolidation de liens sociaux, voire à la construction du quartier comme base territoriale de l'action⁶⁴.

64. Richard Morin et Michel Rochefort, « Quartier et lien social : des pratiques individuelles à l'action collective », *Lien social et politiques*, 1998, n° 39, p. 103-114.

Les nombreuses promenades et visites urbaines montréalaises illustrent les interrogations nouvelles sur la ville et les pratiques des citoyens. Les marcheurs sont mis en avant aujourd'hui, non seulement parce qu'en tramant l'espace urbain de leurs pratiques ils donnent du sens aux lieux, mais aussi parce que leur présence conditionne le développement de la vie publique – ce type de sociabilité propre à la grande ville, fondé sur le savoir-vivre ensemble entre inconnus, dans lequel la liberté, l'anonymat et la mobilité sont des valeurs centrales⁶⁵.

La marche ainsi redevenue urbaine s'affirme comme « une activité d'ancrage du piéton à la ville⁶⁶ », un ancrage pratique, social, perceptif et affectif, qui appelle le piéton à « faire la ville ». Les visites urbaines incarnent précisément cet ancrage multiple puisqu'elles se fondent sur un partage d'informations, de souvenirs et de perceptions. Marcher ensemble la ville dessine une forme originale d'appropriation symbolique de l'espace : c'est d'abord mieux connaître son territoire, c'est comprendre l'identification d'une communauté à un lieu tout autant que partager avec l'Autre un sentiment d'appartenance. Ces visites témoignent ainsi de ce que Patrice Melé⁶⁷ appelle des « territorialités réflexives », puisqu'elles « présentent toutes une dimension de production de connaissances sur un sous-ensemble spatial, de construction d'un public, de mise en débat des objectifs de l'action des pouvoirs publics et des devenir d'un espace ».

Ces visites ne drainent encore toutefois qu'un public restreint ; de surcroît, elles restent payantes à l'exception des Promenades de Jane ; enfin, elles ne constituent qu'une présence temporaire dans l'espace public. Ces éléments de faiblesse ne doivent cependant pas masquer leur rapide développement, ni minorer la force collective de ces présences éphémères qualifiées d'« *empowerment* collectif » en devenir par Sonia Lavandinho et Yves Winkin⁶⁸. Surtout, cette

65. Catherine Forbet, « Piétons, créateurs de ville », *op. cit.*, p. 215.

66. Rachel Thomas, « La marche en ville. Une histoire de sens », *L'espace géographique*, 2007, n° 1, p. 15-26, à la p. 22.

67. Patrice Melé, « Identifier un régime de territorialité réflexive », dans Martin Vanier (dir.), *Territoires, territorialité, territorialisation, controverses et perspectives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 45-55, à la p. 53.

68. Sonia Lavandinho et Yves Winkin, *Les territoires du moi : aménagements matériels et symboliques*

appropriation de l'espace par les visites marque un retour du quartier et du local dans la ville, sans nier pour autant la réalité métropolitaine : s'approprier à pied et à son rythme son quartier et les quartiers multiples de Montréal, c'est s'approprier les différentes montréalités, peut-être même envisager une identité montréalaise commune à une autre échelle, celle de LA montréalité.

*de la marche urbaine, Actes du Colloque « Développement urbain durable », Université de Lausanne, 2005 ; Sonia Lavandinho et Yves Winkin, « Enchantment engineering and pedestrian empowerment: The Geneva case », dans Tim Ingold et Lee Vergunst (dir.), *Ways of walking. Ethnography and practice on foot*, Aldershot, Ashgate, 2008, p. 155-167.*